

tique a eu beau jeu pour montrer le ridicule de ce système. Il a déclaré, assez justement ce nous semble, qu'il était inutile de le réfuter.

Ainsi, depuis que Richter a détruit le dogme de l'immortalité tous les efforts de ses ennemis n'ont pu, selon Strauss, faire faire au problème aucun pas en avant ou plutôt en arrière.

Mais Strauss ne se contente pas de réfuter les arguments qu'on a émis en faveur de l'immortalité; il nous fait encore entrevoir çà et là, la cause de la faiblesse de ces arguments; il essaye de démontrer par voie ontologique que l'immortalité est chose *impossible*. Elle est impossible d'abord parcequ'il n'y a qu'une seule substance dont les individualités humaines ne sont que les formes passagères. De plus, l'univers doit-être considéré comme une manifestation complète de la divinité; il ne peut donc ni grandir ni diminuer; or, il grandirait si malgré la naissance continuelle de nouveaux individus il n'y en avait pas qui retombassent dans le néant. Enfin, l'essence de l'ame individuelle c'est d'être finie, bornée; l'ame ne pourrait être immortelle que dans le cas où elle n'aurait pas eu de commencement.

Les arguments par lesquels on a coutume de prouver l'immortalité individuelle de l'ame avec conscience d'elle-même, étant ainsi frappés d'impuissance, et l'immortalité elle-même dans le sens ordinaire du mot, étant jugée impossible, on se demande après une si longue série de négations: quel est donc le *résultat positif* auquel arrive celui qui a détruit tant d'erreurs.

C'est ici que Strauss se vante de suivre les traces de Spinoza, de Schleiermacher (dans ses discours sur la religion) de Hégel et de Richter. « Il n'y a, dit-il, comme l'a prouvé la spéculation moderne, qu'une seule et unique substance: l'absolu. « Les individus n'en sont que des formes périssables et chan-